

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						J					

LETTRE DU SAINT-PERE

A l'Eme cardinal Pierre Respighi, son vicaire général.

Monsieur le cardinal,

LES lugubres événements qui se succèdent en Chine, outre qu'ils Nous remplissent l'âme de douleur, à cause de l'effusion de tant de sang humain, Nous tiennent dans une crainte extrême et dans une vive angoisse sur le sort des vicariats apostoliques existant dans cet Empire, et sur les dangers des missionnaires et des chrétiens qui se voient exposés aux plus dures épreuves et au sacrifice même de la vie.

Pour obtenir que la clémence divine regardât d'un œil propice ces populations agitées et éloignât les désastres que tous redoutent, déjà, Nous le savions, le collège Urbain de la Propagande et d'autres instituts religieux de Rome, au premier bruit de ces funestes nouvelles, avaient commencé des prières communes.

Mais maintenant, voyant croître les difficultés et les angoisses, Nous jugeons qu'il est opportun et nécessaire que, dans Notre cité de Rome, on prenne part encore plus largement à la ferveur de ces prières.

C'est donc Notre vif désir, monsieur le cardinal, que, vous adressant à toutes les communautés religieuses, vous leur rappeliez la nécessité d'élever vers le Très-Haut d'humbles supplications, afin que, inspirant des pensées de concorde et de paix, Il mette un terme aux ruines et aux massacres.

Et pour que ces prières que les fidèles, en s'unissant aux Nôtres, élèvent en faveur de leurs frères éloignés, soient plus efficaces, Nous accordons de tout cœur, à vous, monsieur le cardinal, et aux dites communautés, la bénédiction apostolique.

Du vatican, 16 juillet 1900.

LEON XIII, PAPE.

UNE POÉSIE ET J PAPE

LA *Civiltà cattolica*, dans sa livraison du 7 juillet, publie une nouvelle poésie latine du Souverain Pontife Léon XIII dont le nom comme membre de l'academie des Arcades est *Neander Heracleus*, poésie qui, certainement, sera lue avec grand plaisir par les nombreux lecteurs de la *Revue*.

Le Très Saint-Père a sous ses soins insignes, depuis de longues années, un jeune homme que Sa Sainteté fit élever chrétiennement dans une institution religieuse.

Ce jeune homme, à sa sortie du collège, eut le malheur de se laisser entraîner par de mauvaises fréquentations et, tel que la brebis égarée, dévia du droit chemin.

Les conseils et les avertissements que le vénérable Pontife ne cessait de lui prodiguer, ramenèrent cependant la brebis égarée au bercail. — A cette occasion Sa Sainteté, pour mieux consolider le jeune homme dans son repentir, a daigné lui adresser l'épître suivante :

IN IOANNEM BAPTISTAM N.

TECTO NOMINE RUFUM

Ephebei cuiusdam olim alumnus.

Rufe, voluptatum quid cæco in gurgite mergi,
 Arbore quid vetite carpere poma iuvat ?
 Flore ævi in primo, solamen dulcæ parentum,
 Indole præstabas, moribus et niveis.
 Tum puber cupide scrutari, attingere verum.
 Totusque ardebas pulchra et honesta sequi :
 Strenuus in primis æpuævos inter ephebos
 Divinæ cultor religionis eras :
 Atque ipsa o quoties te vidit sarta rosarum
 Ante aras pronum nectere Virgo suas !
 At nunc o quantum subito mutatus ab illo es !
 Virtutis veteris concidit omne decus.
 Degeneri affectu, miseroque cupidine fractus
 Fœdari heu ! pateris, sus ut amica luto.
 O Rufe infelix, quæ te dementia cepit !
 Appetis has sordes, hæccine stultus amas ?
 Ah facti pudeat ! cœno caput exsere tandem :
 Ex imo deflens elue corde luem.
 Abnuis ? et vocem quæ te compellat amice
 Ne pereas, surda respuis aure miser ?
 Exitium struis ipse tibi ; ne fide !... profundum
 Lapsu præcipiti voveris in barathrum :
 Atque Erebi in tenebris, ubi spes iam nulla salutis,
 Aeternum crucians pœna luenda manet,
 Ah ! precor, avertat triste omen candida Virgo,
 Neu miserum mater deperiisse sinat.
 Ipsa adsit mirero, placidoque arrideat ore,
 Nutanti præsens porrigat Ipsa manum.

NEANDER HERACLEVS.

Voici la traduction de cette poésie :

A JEAN-BAPTISTE N.

DÉSIGNÉ SOUS LE NOM DE RUFUS

Jeune homme autrefois engagé dans des liaisons dangereuses.

Rufus, pourquoi te laisser plonger dans le tourbillon insensé des plaisirs ? Quel plaisir trouves-tu à cueillir les fruits de l'arbre défendu ? Dans la fleur de ton âge, douce consolation de tes parents, tu montrais un brillant naturel et des mœurs pures. Un peu plus grand, curieux et attentif, tu déployais une vive ardeur pour découvrir le vrai et pour accomplir ce qui te semblait beau et honnête. Tu te distinguais parmi les jeunes gens de ton âge par ton zèle pour la divine religion. Combien de fois la Vierge te vit, prosterné devant ses autels, les parer de guirlandes de roses ! Maintenant, combien tu as rapidement changé ! Tout l'éclat de ton ancienne vertu s'est évanoui. Entraîné par des affections dégradées et par de malheureuses passions, tu ne crains pas, comme l'animal dont l'exemple te séduit, de te rouler dans la boue. O malheureux Rufus, quelle démence t'a entraîné ? Ce sont ces vils plaisirs que tu recherches ? C'est à eux, dans ta folie, que s'attache ton amour ? Ah ! que la honte l'arrête ! Relève-toi enfin de la fange, et, par des larmes tirées du fond de ton cœur, attire le pardon sur tes fautes. Tu refuses ? Cette voix qui, de peur que tu ne périsses, t'appelle amicalement, tu ne veux pas l'entendre ? Tu fais le sourd, malheureux ? Tu travailles toi-même à ta perte. Prends garde !... Tu te précipites d'une course rapide vers l'abîme éternel ! Dans les ténèbres de l'enfer, là où ne

règne plus aucun espoir de salut, la peine inévitable attend le coupable pour le tourmenter éternellement. Ah ! c'est mon vœu ardent, que la Vierge très pure détourne ce triste présage ! Que cette Mère ne souffre pas la mort de son malheureux enfant ! Qu'elle vienne en aide à ta misère et, te souriant avec bonté, qu'elle tende à ta chancelante faiblesse une secourable main.

L'IDEE MERE DE LA THEOLOGIE DE SAINT PAUL (1)

NUL ne refusera à saint Paul une place de choix parmi les hommes de génie. On est donc sûr d'avance de trouver dans ses écrits un petit nombre d'idées maîtresses, peut-être une seule. Il est hors de doute, que cette idée une fois connue serait la clef de sa doctrine et le fil conducteur de sa théologie.

Tout d'abord, il est évident que le centre de toute la doctrine de saint Paul est Jésus Christ.

Tout converge de ce côté, tout part de là et tout y ramène. Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles des siècles. Le Christ est tout en tous ; il est la pierre angulaire et le fondement sans lequel nul édifice ne tient, il est notre chef, notre modèle, notre pâque, notre vie, notre paix, notre gloire, notre résurrection ; il est le terme et la fin de la loi ; le seul médiateur entre Dieu et les hommes ; toutes nos actions doivent se faire au nom de Jésus et tendre à le glorifier ; enfin ce nom béni ne peut être prononcé qu'avec des hymnes de louange, des effusions d'amour ; et s'il se trouve un homme assez insensible, assez ingrat pour ne

(1) D'après un article des *Etudes*.

pas aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

Paul nomme sans cesse le divin maître, le nom du Seigneur revient sous sa plume près de trois cents fois ; celui de Jésus deux cent-trente ; celui du Christ quatre cent-trente fois environ. Or Jésus, c'est le Sauveur ; le Christ, c'est le Messie, l'Oint de Jéhovah. Tout ce qui, dans le Christ ne se rapporte pas au rôle de Sauveur, tout ce qui dans Jésus est étranger à sa qualité d'Oint de Jéhovah ne rentre pas au moins directement dans le cadre de la théologie de saint Paul, qui ne se glorifie qu'en Jésus-Christ, ne veut enseigner que Jésus-Christ, ne prétend savoir que Jésus-Christ ; et dans Jésus-Christ. Saint Paul comme saint Jean, ayant horreur de diviser le Christ, ne dépeindra que la personne unique en deux natures, il ne décrira que la personne théandrique. Il ne fait point de métaphysique, sauf quelques digressions qui lui permettront de répondre aux judaïsants et aux gnostiques ; il reste dans le cercle où il s'est volontairement enfermé pour nous parler constamment de Jésus, envisagé dans sa triple fonction de Rédempteur, comme nouvel Adam, Médiateur de paix, et Pontife. Ces trois titres forment une échelle ascendante et marquent les trois étapes que saint Paul a parcourues au cours de sa prédication apostolique.

Au début de son apostolat, dans les quatre grandes épîtres, la qualité de Seigneur est le titre que saint Paul se montre surtout jaloux d'assurer à Jésus-Christ. D'un mot on pourrait résumer l'idée génératrice des quatre grandes épîtres en la réduisant à une antithèse entre le premier Adam et le Christ, nouvel Adam, auteur de notre relèvement.

« Je suis Jésus que tu persécutes, » Paul avait dû méditer bien souvent cette première révélation du Sauveur.

De fait elle contient toute la théorie du corps mystique et, tôt ou tard, elle ne pouvait manquer d'en sortir : C'est l'exécution énoncée du plan qui consiste à sauver les hommes en les unissant intimement au Christ, médiateur de paix et de réconciliation, d'où vient que l'Église s'appelle sans réserve et sans explication le corps de Jésus-Christ, et Jésus-Christ en est la tête. Il reste un progrès à réaliser. Saint Paul l'accomplit en établissant sur une base doctrinale, le sacerdoce du Christ, source unique de tout le sacerdoce nouveau et lien social de l'Église. Cette préoccupation perce déjà dans les premières lettres ; elle devient plus pressante dans les épîtres pastorales, enfin elle inspire et remplit l'épître aux Hébreux tout entière, dans laquelle et d'un bout à l'autre il donne au Christ le titre glorieux de Pontife.

* * *

Quel est le nœud vital de cette doctrine si pleine de grandeur et d'harmonie ? La réponse est aisée : c'est le calvaire, alors que le Sauveur inclinant la tête comme pour approuver son œuvre et affirmer qu'elle était bien conçue et bien exécutée, prononça le *Consummatum est*.

La vie mortelle du Christ occupe peu de place dans la doctrine de Paul ; il suppose constamment l'enseignement des évangiles, mais il ne songe pas à le paraphraser. C'était l'affaire des catéchistes. Pour lui, il visait plus haut à l'épignose, à la sagesse. L'objet de cette sagesse, c'est le Christ crucifié, puissance de Dieu et sagesse de Dieu ; et même en parlant à ses néophytes il n'oublie pas de mettre à la base des premières notions du christianisme, le mystère de la Croix, uni, il est vrai, et associé à celui de la Résurrection. D'après saint Paul, la parole de la Croix doit être le thème ordinaire de la

prédication évangélique, le scandale de la Croix est l'argument qui convertit le monde, la folie de la Croix est la sagesse du vrai chrétien. La Croix résume toute la science du salut parce qu'en elle s'opère l'incorporation mutuelle du Fils de Dieu à l'humanité et de l'humanité au Fils de Dieu. Dans l'ordre actuel de la Providence, le Christ ne réalise proprement qu'au Golgotha sa triple qualité de nouvel Adam, de pacificateur et de Pontife éternel. Chaque fois qu'il est question du nouvel Adam l'apôtre nous conduit au pied de la Croix où l'humanité est concentrée toute entière dans la volonté d'un homme comme elle l'était au paradis terrestre dans la volonté de notre premier père. Un homme meurt pour tous parce que tous sont morts et tous vivront en lui parce qu'il est mort pour tous

Au Calvaire aussi et là seulement aura lieu la grande réconciliation du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes, et des hommes entre eux. Aux yeux de saint Paul, le souverain Réconciliateur ne paraît jamais qu'avec sa Croix et son sang répandu.

De même le Pontife suprême. Pas de prêtres sans sacrifice et dans la Nouvelle Alliance pas d'autres sacrifices que celui de la Croix ou sa reproduction mystique. Si Jésus-Christ n'était pas victime, il ne serait pas prêtre et sa mort est la condition essentielle de son sacerdoce. Saint Paul associe toujours l'idée de sacrifice, d'expiation, de propitiation à la mort sanglante du Sauveur et à l'aspersion de son sang, car sans effusion de sang, nulle alliance ne se conclut et nul péché n'est remis. L'incorporation du Christ à l'humanité comme chef pacificateur et Pontife a donc lieu au Calvaire.

* * *

Il en est de même, si nous regardons le second aspect.

de la rédemption, l'incorporation de l'humanité à Jésus-Christ. Trois éléments y concourent : la grâce, la foi, le baptême. Toute grâce tombe de la croix. La foi en vient aussi en tant qu'elle est toujours un don de Dieu et qu'elle a souvent pour premier objet ou pour premier mobile Jésus-Christ mort et ressuscité. Pour Paul la foi est un acte complexe incluant l'obéissance. Elle commence bien à faire circuler la sève divine dans les fibres du rameau enté sur Jésus-Christ, mais c'est le baptême qui est la greffe. Le baptême est la mort au péché et à la nature déchue. Sans la mort du Christ, pas de baptême et sans le baptême pas de chrétien. Pour exprimer cette idée saint Paul invente une série de barbarismes intraduisibles et qui sont un échange d'attributs fondés sur une véritable identité que l'antiquité ecclésiastique ne craignait pas de traduire par cette équation : *Christianus alter Christus*. Le Christ naturel, le prêtre, victime du Calvaire est une partie et la principale du Christ mystique ; ce n'est pas le Christ mystique tout entier. le Christ mystique, c'est l'Eglise complétant son chef et complétée par lui. Le premier effet et le plus fécond de notre incorporation à l'Eglise, qui nous rend individuellement partie intégrante du Christ mystique, c'est l'inhabitation du Saint-Esprit. D'après saint Paul, le principe vital, l'âme du corps mystique est l'esprit de sainteté. Cette incorporation assure notre résurrection et notre glorification future. Les justes ne peuvent pas plus ressusciter sans Jésus-Christ, que Jésus-Christ sans les justes. Elle est aussi un principe d'obligations. La base de toute la morale de saint Paul se relie d'une manière indissoluble à son dogme favori. Le baptême opère une transformation intégrale de tout l'être, il produit un être nouveau. Que le chrétien étudie sa nature et il connaîtra l'étendue de ses obligations. Plongé dans

le corps mystique, il y acquiert trois relations nouvelles : rapport de fraternité avec les autres membres du corps mystique, rapport de solidarité avec le Christ qui en est la tête et le centre vital, rapport de consécration avec le Saint-Esprit qui en est l'hôte. Or, qu'est-ce que le devoir, si ce n'est le respect des diverses relations morales qui rattachent un être à l'ensemble de l'univers. Le chrétien est un soldat, un esclave constitué sous la loi de grâce qui sanctionne en la complétant et la perfectionnant la loi naturelle. Saint Paul fournit donc trois bases de la moralité, la nature du chrétien, ses relations nouvelles, l'engagement implicite contracté au baptême qui le rend l'homme lige de Dieu. La morale ainsi entendue s'élève, on le voit, jusqu'aux régions supérieures de la perfection et de la sainteté.

* * *

Le Calvaire est le point de vue d'où le spectateur qui sait regarder embrassera autant qu'il est permis à un œil humain l'ensemble des plans rédempteurs. Placé juste au pied de la croix, Paul jette un coup d'œil en arrière et aperçoit Dieu et l'homme armés l'un contre l'autre d'une haine invétérée. Mais la haine de Dieu n'exclut pas l'amour ; Dieu abhorre le péché et déteste le pécheur, mais il aime sa créature. Il ne cesse de poursuivre l'homme de ses bienfaits et de l'attirer à lui par une révélation progressive. Ce spectacle du passé, l'apôtre le considère comme un prélude et une préparation à la scène du Calvaire. L'avenir lui-même ne l'intéresse que comme un corollaire de la passion et un fruit de la croix. Le sujet habituel de ses méditations, c'est le calvaire même. Il y voit le Sauveur accomplissant de toutes manières son œuvre de relèvement et

nous associant à ses mérites. Il en déduit toute les vérités sublimes de l'ordre surnaturel, qui nous paraissent banales à force de les entendre et que nous croyons comprendre à force de les répéter.

Paul nous attire plus par son cœur que par son esprit. C'est un père tendre, un ami qui donne son âme. Se faire tout à tous : voilà sa maxime. Pour les âmes il consentirait à être anathème. A ses disciples, aux enfants qu'il a engendrés dans le Christ, pour eux, il aurait voulu donner non seulement l'Évangile, mais son âme toute entière, tant ils lui sont chers. Il leur exprime d'une manière charmante son affection et accepte gracieusement leurs modestes présents. S'il se montre sévère pour ceux qui se laissent séduire par des nouveautés de doctrine, sa rigueur même est tempérée de mansuétude. Après avoir fait les délices des chrétiens de son temps, la lecture des épîtres de saint Paul est restée pour les siècles à venir la plus attrayante après l'Évangile, la plus fortifiante aussi et la plus propre à nous inculquer le véritable esprit du christianisme.

LES PELERINS CANADIENS

A Paray-le-Monial

U cours d'une réception donnée par les pèlerins Canadiens au général de Charette, le 22 juin, au soir, à l'hôtel du Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, l'illustre commandant catholique a prononcé un discours vibrant dont nous donnons ici le résumé :

“ Ce que vous venez de me dire me touche profondément. Eh ! je vais faire une chose qui me rappelle le bon temps où je pouvais mettre mon épée au service du pape et de la patrie : je vous enrôle, Canadiens, sous la bannière de Castelfidardo et de Patay. Et je le fais

avec d'autant plus de bonheur que je me souviens encore de ces huit cents Canadiens qui, jadis, quittèrent leurs foyers et leur beau pays pour venir défendre Pie IX, de glorieuse mémoire. Oui je me souviens d'eux. Et même, permettez-moi ce souvenir, j'avais quelque hésitation à les commander ; car ils parlaient un français tel que je repassais dans ma mémoire deux fois mes commandements avant de les dire, de peur de passer pour ne pas savoir sa langue. C'en'était pas le français du boulevardier qu'ils parlaient, mes zouaves canadiens, mais ce bon vieux français, qui résonnait à mes oreilles comme une harmonie d'antan ; eux, au moins, avaient conservé ces vieux mots qu'on oublie trop facilement en France, comme d'ailleurs le reste, tout..... Ceux d'entre vous qui sont venus à mon château ont lu au-dessus de la porte, une devise : c'était celle de nos ancêtres, c'est la mienne. Grâce à Dieu ! je suis resté fidèle à la devise de ma famille et " je n'ai jamais eu peur ", surtout quand il s'est agi de connaître mon devoir. J'ai reçu beaucoup de grâces du Sacré-Cœur et, laissez-moi vous le dire avec toute ma franchise de soldat, j'ai foi dans le Sacré-Cœur. C'est lui qui nous ramènera, qui nous sauvera ; c'est lui qui arrachera la France à la tyrannie des sans-patrie, si la France a encore assez de vie, assez d'amour, pour tourner ses regards vers ce phare lumineux. Or, messieurs, vous avez été témoins d'une belle démonstration, cette après-midi : c'était la France qui avait convié le monde au petit sanctuaire de la Visitation et c'était elle qui criait, avec l'univers entier : " Pitié, mon Dieu... Sauvez Rome et la France ". En dépit des efforts des Juifs, le Sacré-Cœur triomphera, soyez-en sûrs... Dieu n'est pas vaincu, il ne l'a jamais été ce que je sache. Tant que le drapeau des zouaves flottera sur un coin de la France, il y aura une espérance.....! "

CONFÉRENCE DE M. BRUNETIERE

A Soissons, le 11 juillet 1900

SUR L'ŒUVRE DE BOSSUET

Monseigneur,

Mesdames et messieurs,

JE suis toujours un peu embarrassé de répondre comme il conviendrait à des paroles aussi obligantes que celles que vient de prononcer M. Sébline. Ma vanité en est agréablement caressée, mais ma modestie en est tout de même un peu effarouchée et je craindrais, surtout dans cette conférence, d'être un peu inférieur à la trop haute idée qu'il a bien voulu me donner de moi. Heureusement que, comme il l'a lui-même indiqué dans la fin de son allocution, nous parlons ici, lui et moi, sous la présidence d'honneur de Bossuet : il y a des sujets qui soutiennent un orateur et certes, je ne l'oserais pas dire s'il s'agissait aujourd'hui d'un sujet qui fût entièrement de mon choix, mais, voulant vous donner une idée de son œuvre et de son caractère, si bien que je m'y prenne, je serais toujours au-dessous de mon original et c'est cette constatation qui me rassure. J'espère que, de ce que je viens de vous dire, vous oublierez l'orateur qui vous parle et vous le reporterez uniquement à l'honneur du grand homme qu'il se propose de vous faire connaître et estimer davantage aujourd'hui.

C'est en effet de l'œuvre de Bossuet dans son ensemble que je voudrais d'abord vous donner une idée et, puisque M. Sébline y faisait allusion, ce que je voudrais d'abord célébrer, c'est ce que vous me permettrez d'ap-

peler le caractère pratique, le caractère agissant de son œuvre. Bossuet offre, dans l'histoire de notre littérature, cet exemple unique de n'avoir jamais laissé tomber une ligne de sa plume, de n'avoir jamais prononcé une parole qui ne tenait à l'action. Parmi tous nos grands écrivains Bossuet est peut-être le seul qui de quarante volumes qu'il ait écrit n'ait rien accordé à la vanité ou au divertissement littéraires.

Comparez-le avec un Pascal ou avec un Fénelon par exemple : il n'y a pas d'œuvre plus belle en un sens que celle de Pascal et lui a eu son moment de vanité ; ce sont sans doute des problèmes ardues qui lui ont servi de divertissements, mais il lui est arrivé de se retirer de l'action et de songer plus à lui, Blaise Pascal, qu'à ses contemporains.

Le même oubli est arrivé à l'archevêque de Cambrai, dans le temps où par exemple il rédigeait son *Télémaque*. — Sans doute c'est une satire et une utopie : c'est une satire du règne de Louis XIV, c'est une utopie du monde à l'époque où il vivait, mais quand il réunit ses souvenirs de l'antiquité, ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, d'Homère et de Virgile, évidemment Fénelon s'y complait, Fénelon s'y délasse, Fénelon y prend plaisir, Fénelon y oublie son rôle d'évêque et d'apôtre de la vérité. — Bossuet, jamais ! il n'y a pas, je le répète, une ligne dans son œuvre qui ne tende à l'action.

C'est là le premier caractère de l'œuvre de Bossuet, ce qui lui donne une valeur unique et qui par conséquent, lui Bossuet, le met à part de nos écrivains.

Mais non seulement cette œuvre était ainsi marquée de ce caractère unique, de ce caractère pratique et agissant, de plus, à peine ai-je besoin de vous rappeler quel en est le volume et l'étendue ? Si nous ne songeons pas à Voltaire, il n'y a pas, dans toute notre histoire de la

littérature française, un orateur, un écrivain, qui ait plus parlé, qui ait plus écrit que Bossuet. Et ceci est déjà un éloge, car, lorsqu'on écrit ou lorsqu'on parle, eh bien ! l'abondance... est une vertu : il en est. permettez-moi cette comparaison au premier abord peut-être extraordinaire, il en est de l'abondance chez l'écrivain comme de la fécondité chez la femme : elle est la couronne de l'épouse et elle est celle de l'écrivain ; jamais grand écrivain n'a été si court qu'on le prétend et à défaut même d'autres qualités, l'abondance des œuvres de Bossuet nous garantirait de la grandeur de l'homme que nous louons.

Ce que vous aurez moins remarqué, c'est la diversité de cette œuvre : vous la sentirez, si vous la comparez à l'œuvre pourtant considérable d'un grand prédicateur comme Bourdaloue ou comme Massillon. L'un et l'autre ont été des prédicateurs éminents, mais ils n'ont été que des prédicateurs. La diversité de leur œuvre se réduit à la diversité des questions théologiques et morales qu'ils ont touchées dans leurs sermons.

Au contraire, non seulement Bossuet a été comme eux un grand prédicateur, plus que cela, le premier et le plus illustre de nos grands prédicateurs, mais il est encore un de nos plus grands historiens et de nos plus profonds philosophes : il est encore l'historien de l'histoire universelle et de l'*Histoire des variations* des Eglises protestantes, il est encore le profond philosophe des *Élévations sur les mystères* et du *Traité de la concupiscence*. Ce qui revient à dire que Bossuet a eu ce mérite éminent et unique d'être le seul homme qui parmi ses contemporains ait fait le tour des idées de son temps : rien de ce que l'on a su, rien de ce que l'on a pensé de son temps n'est demeuré indifférent à Bossuet, et comme il a fait le tour des idées de son temps, c'est pour cela qu'il est

devenu aux yeux de ses contemporains ce que l'on appelle dans l'histoire de l'intelligence un vrai maître des esprits.

Bossuet a été pendant près d'un siècle non seulement pour la France, mais pour l'Europe entière le vrai maître des esprits : personne ne l'a mieux su, personne ne l'a mieux senti que ses adversaires. Lorsque Voltaire entama sa polémique contre le christianisme, il sentit qu'il n'aurait pas d'espoir de succès tant qu'il ne s'en serait pas pris à Pascal et à Bossuet. L'œuvre de Voltaire est presque uniquement dirigée contre la prédication de Bossuet et sa théorie de la Providence, et les disciples de Voltaire l'ont suivi et aujourd'hui encore lorsqu'on attaque les idées chrétiennes dans leurs représentants à qui s'en prend-on parmi nous ? A Bossuet.

Est-ce que vous rencontrez les noms de Bourdaloue, de Massillon dans les livres, dans les journaux ! Non, on les laisse pour ce qu'ils ont été et ce n'est pas que leur œuvre soit morte, mais c'est qu'elle n'est pas en contact comme celle de Bossuet avec l'actualité. Les œuvres de Bossuet sont des adversaires présents et constants contre ce qui représente le mensonge et l'irrégion. Dans nos revues, dans nos journaux, dans nos livres, lorsque vous voyez qu'on s'attaque au christianisme, c'est qu'on s'attaque à Bossuet : c'est peut-être une des raisons, mesdames et messieurs, pour lesquels nous avons de le vouloir célébrer et puisqu'on l'attaque pour des raisons si contemporaines, vous penserez que c'est aussi une des raisons que nous avons de le défendre énergiquement.

Mais sa diversité, son étendue, le caractère agissant de son œuvre, tout cela n'en est que le plus extérieur et le plus apparent : je voudrais pénétrer un peu plus avant ; je voudrais, si je le pouvais, caractériser le rôle qu'il a joué comme homme en son temps, et, pour cela, je voudrais

d'abord essayer de vous donner une idée générale de son vrai caractère.

Vous connaissez la parole célèbre de Buffon qu'on interprète généralement à contresens, mais qui est devenue proverbiale : « Le style c'est l'homme, » ce qui veut dire que, dans sa manière de parler, chacun de nous se peindrait tout entier et que le meilleur document qu'un écrivain laisserait sur lui-même, sur son caractère et sur ses idées serait encore ses œuvres et la manière dont elles seraient écrites. Cela est vrai, et cela n'est pas vrai. C'est vrai quelquefois. Il y a des écrivains qui se sont peints tout entiers dans leurs œuvres ; d'autres n'en ont mis qu'une petite partie, quelquefois la moindre d'eux-mêmes ; il y en a enfin dont le caractère se trouve avoir été le contraire absolu de leur style et de leur façon d'écrire.

Supposez pour un moment que le style de Bossuet soit marqué de ce caractère impérieux, de ce caractère dominateur et souverain qu'on lui attribue généralement, je dis que Bossuet a été précisément le contraire de son style et que personne comme homme n'a été plus doux, plus aimable, plus accueillant que ce prétendu tyran des consciences et ce prétendu dominateur des esprits. Sur ce point particulier les témoignages abondent. Lorsqu'il fut nommé précepteur du Dauphin et que M. Huet, évêque d'Avranches, fut nommé sous-précepteur, Mme de Lafayette écrivait à Huet pour lui donner quelques renseignements sur son confrère et voici les termes mêmes dont elle se servait : « M. de Condom est fort de mes amis et je puis vous répondre par avance qu'il sera des vôtres. C'est l'homme le plus droit, le plus franc et le plus doux qui ait jamais été mis dans la cour. »

Il a laissé un secrétaire, l'abbé Ledieu. Que nous dit l'abbé Ledieu qui l'a connu de si près et qui même sem-

ble avoir été animé d'un léger sentiment de malveillance vis-à-vis Bossuet ? Il nous dit que « la préférence de Bossuet en matière littéraire était pour Virgile dont la douceur était le caractère de notre prélat. »

Le P. de la Rue, jésuite, dans l'oraison funèbre de Bossuet, nous dit que l'évêque de Meaux eut toujours devant les yeux son propre nom de Bénigne.

Ces témoignages vous paraissent-ils trop favorables, comme venant d'amis de Bossuet ? En voici un dernier. On raconte qu'un jour à l'époque des difficultés de Port-Royal avec l'archevêque de Paris, Bossuet fut appelé à intervenir et rencontra là un certain marquis de Tréville qui ne voulut rien entendre à ce que Bossuet lui disait pour amener une conciliation. Bossuet se retira très mécontent et comme on lui demandait son opinion sur le marquis : « Oh ! répondit-il, c'est le plus aimable des hommes, mais il manque un peu de jointure », de ce que nous appelons aujourd'hui de souplesse et de liant. Le mot fut rapporté à M. de Tréville : « Ah ! il a dit cela de moi ! Eh bien..., vous lui direz qu'il manque d'os ! »

Le caractère de douceur, de mansuétude fut peut-être quelquefois poussé jusqu'à la faiblesse ; c'est que ce caractère, Bossuet l'a porté dans toutes les parties de sa carrière et de son œuvre, c'est que ce prétendu dominateur des consciences a été un modéré, un conservateur : dans toutes les questions il se montrait le plus doux des hommes. Je ne me contenterai pas d'allégations vagues et générales ; je vais prendre des faits précis et pour bien établir que ce rôle a été celui de Bossuet, je vais aborder trois des questions les plus délicates qu'il a traitées : celle du *jansénisme*, du *gallicanisme* et du *protestantisme*.

Celle du *jansénisme* d'abord. Je ne sais pas, mesdames

et messieurs, si vous savez que depuis quelque temps une discussion s'est élevée à ce sujet dans l'Eglise ou plutôt dans le clergé de France. On discute pour déterminer dans quelle mesure Bossuet a ou n'a pas incliné du côté des jansénistes, et comme il arrive quand on discute les questions de cette manière, les deux adversaires se sont enfoncés plus avant dans leur opinion respective. La solution serait bien plus simple par une discussion toute naturelle, il y a beaucoup de choses dans le jansénisme, il y a plusieurs choses et notamment trois choses : il y a d'abord une hérésie formelle et bien caractérisée, c'est celle qui se trouve contenue dans les cinq propositions devenues légendaires, celles que Rome a condamnées, et il ne saurait venir à l'idée de personne de supposer qu'un seul instant Bossuet n'ait pas souscrit à cette condamnation ; mais il y a une doctrine dans le jansénisme : c'est celle qui s'est exprimée dans quelques endroits des *Pensées* de Pascal qui, à l'imitation du protestantisme, a peut-être appuyé plus qu'il ne fallait sur ce que l'on appelle le péché originel, et il y a dans les écrits de Pascal une doctrine angoissée et désespérante qui a voulu assombrir la vie humaine. Bossuet l'a senti et nul mieux que lui n'a parlé de cette tare originelle, mais en célébrant la misère de l'homme nul mieux que lui n'en a célébré la grandeur et dans ce sens il a fait le départ de ce que la doctrine avait de conforme à l'orthodoxie.

Il y avait dans le jansénisme une tendance à une austerité morale plus sévère et il est certain que de cette sévérité Bossuet avec sa probité naturelle a été partisan, c'est vrai, et il a été plutôt ennemi de la casuistique, il a été plutôt ennemi de cette doctrine qui, ainsi qu'il le disait lui-même, porte des coussins sur les coudes des pécheurs. Dans ce sens il a été janséniste, ce qui revient

à dire que, en tant que le jansénisme était une disposition morale, Bossuet a aimé le jansénisme et avec son esprit ordinaire de conciliation il a essayé de sauver de la condamnation dogmatique ce qu'il y avait de grandeur et de dignité morale dans la pratique de cette doctrine et dans ceux qui la pratiquaient.

Son attitude a été tout à fait analogue dans la question du *gallicanisme*, mais à ce propos, mesdames et messieurs, nous rendons-nous bien compte de ce que c'est que le gallicanisme, et auparavant ne serait-il pas bon de nous entendre un peu sur le mot ? Lorsque j'étais à Rome, au mois de janvier dernier, et que sous les auspices du Pape, je parlais de la modernité de Bossuet, quelques jours avant mon discours, un journaliste vint me rendre visite, m'interviewer, comme l'on dit aujourd'hui, et crut m'embarrasser beaucoup et spirituellement en me disant : « Et qu'est-ce que vous allez dire du gallicanisme ? — Comment ! c'est vous qui me demandez ce que je vais dire ? Vous n'avez donc pas lu le titre de mon discours ! Comment voulez-vous que j'aie seulement l'idée de parler de Bossuet à Rome si je n'y parle du gallicanisme ? »

Ce que je disais à ce journaliste, je le pensais : au point de vue diagnostique il n'y a plus de gallicanisme depuis la proclamation solennelle de l'infaillibilité du Pape il y a 30 ans au concile du Vatican, mais je sais bien qu'on essaye aujourd'hui par une manœuvre déloyale et encore plus mensongère que déloyale, qu'on essaye de le ressusciter, qu'on se fait un jeu cruel et dangereux, en raison des conséquences qu'il pourrait avoir, d'opposer l'unité catholique dont le siège est à Rome et, comme l'on dit à l'étranger, à ces unités locales dont le siège est à Paris, à Vienne, à Madrid, à Baltimore. Mais la vérité, c'est que Rome n'a jamais été hostile aux églises nationales et locales.

Les Eglises nationales gallicanes ou américaines ont joué le même rôle que joue la diversité des grands ordres religieux : il y a des ordres mendiants ; il y a des ordres prêcheurs ; il y a des ordres enseignants ; il y a des ordres contemplatifs, et tout cela se ramène à l'unité catholique. Il en est de même des Eglises nationales. Rome ne leur a jamais interdit d'avoir conscience d'elles-mêmes comme telles, elle leur a donné cet avertissement pour les garder contre la constitution des Eglises d'Etat à l'anglaise ou à la russe. Elle a maintenu ce principe, Rome, que les limites de la religion ne se bornaient pas aux frontières de l'Etat laïque, que le maître des corps, des obéissances temporelles ne pouvait être en même temps le maître des esprits parce qu'il en serait le tyran. Elle a maintenu ce principe qu'il n'appartient pas à César, mais à Pierre à qui Jésus a confié les destinées de son Eglise, de régir les âmes, et pour en revenir à Bossuet, malheureusement pour lui, il s'est trouvé en 1682 que César demandait le gouvernement de l'Eglise, il s'est trouvé que César s'appelait Louis XIV ; il s'est trouvé que César s'est avisé de réclamer des privilèges qui ne lui avaient jamais appartenus et, quand on les lui a refusés, il s'est trouvé que César était prêt d'aller jusqu'au schisme et qu'alors le rôle de Bossuet a été d'épargner à la France ce nouveau déchirement et c'est pourquoi nous retrouvons cet esprit de conciliation cédant aux nécessités de la politique : c'est qu'il a cru à l'obligation d'empêcher la France de devenir schismatique. Voilà ce qui l'a fait adhérer à la constitution de 1682 ; cette satisfaction donnée de force à la revendication des libertés gallicanes fut largement compensée par le magnifique et noble discours sur l'unité de l'Eglise. Il n'y a jamais eu de plus bel hymne à la réunion des sectes divisées à l'Eglise catholique.

Ici, mesdames et messieurs, nous retrouvons en Bossuet le conciliateur. Car enfin, comment Bossuet aurait-il pu supporter même l'idée d'une séparation nouvelle, lui dont le grand rêve, on pourrait presque dire la chimère généreuse a été de joindre au centre catholique, les fractions séparées de l'*Eglise protestante* ?

Nous avons encore là une preuve très manifeste de son désir de conciliation : un des premiers ouvrages par lesquels il entre dans le vif de la controverse, c'est l'*Exposition des vérités des doctrines catholiques* en matière de controverse. Les protestants accusèrent Bossuet d'avoir fait tant de concessions, d'avoir abandonné tant de points du dogme catholique que son ouvrage serait condamné à Rome. Il ne m'appartient pas d'entrer dans la question, mais comme il fallait que cet ouvrage débordât d'un esprit de douceur et de conciliation !

De même encore dans ses histoires nous retrouvons le même caractère : ce qu'il demande aux protestants, mais c'est une seule chose, c'est de reconnaître l'autorité de l'Eglise, c'est de reconnaître la nécessité pour la religion de concentrer ses forces contre les assauts de l'incrédulité.

Et voici, mesdames et messieurs, ce qui est plus curieux encore : en 1692 les princes allemands songèrent à la réunion des églises protestantes avec l'Eglise catholique. Bossuet fut chargé d'une partie des négociations du côté de l'Eglise catholique et Molanus devait jouer le même rôle du côté des églises protestantes avec un des plus grands savants de l'époque Leibnitz. Parmi les mémoires de Molanus écrits pour spécifier les points de désaccord, il y en a un où l'on trouve cette phrase textuellement. Molanus disait : « Une partie de l'Eglise romaine approuve la Conception immaculée de la Vierge, l'autre l'improve, l'Eglise protestante la rejette, il

faut donc admettre l'un ou l'autre.» Bossuet répondait : « Ce n'est pas une partie de l'Eglise romaine, mais toute l'Eglise romaine qui n'attache pas autrement d'importance à l'Immaculée Conception et qui ne la regarde pas comme touchant à la foi. » Il se trompait, mais si vous vous rappelez avec quelle émotion il a parlé de la Conception de la Vierge, si vous faites attention combien il s'est mis sous la protection spéciale de la Vierge Immaculée, à ce qui a dû lui coûter vous comprendrez son profond désir de conciliation. C'est que, comme je vous le disais, mesdames et messieurs, son grand rêve a été cette conciliation à la réunion des Eglises, et l'on peut dire que c'est par ici que s'est faite l'unité de son œuvre. Toute la vie, toute l'œuvre, toute l'attitude et jusqu'aux erreurs de Bossuet s'expliquent par l'intensité de son désir pour cette réunion.

Je pourrais vous parler du quiétisme : Bossuet a eu peur, si l'on condamnerait trop sévèrement le jansénisme, qu'on ne décourageât quelques protestants ; si Bossuet a eu peur qu'on empêchât quelques parlementaires de revenir plus sincèrement à la doctrine romaine et catholique et plus tard lorsqu'il a soutenu cette lutte contre Fénelon et contre l'une des formes les plus aiguës du mysticisme, ce dont il a eu peur c'est qu'on ne décourageât encore ce qu'il y avait de rationalisme parmi le protestantisme et qu'on l'empêchât ainsi de se rejoindre à l'Eglise romaine. Il s'est singulièrement trompé : il était homme et ce n'est pas à ses adversaires à lui jeter la pierre, car ce n'est pas parmi les catholiques que les idées folles de Mme Guyon ont fait du ravage, il se trouve au contraire que c'est parmi les protestants ; s'il y a un lieu où on lit les œuvres de cette femme, c'est dans les environs de Genève, mais quoi qu'il en soit de ce dernier détail, vous le voyez maintenant et d'autant.

mieux que vous voyez le principe, vous voyez que de quelque côté que l'on prenne son œuvre, contre les protestants, contre les jansénistes ou contre les gallicans, cette œuvre au total, et dans son intention comme dans la réalité a été une œuvre de concorde et d'amour, et dans la polémique, je crois, il serait difficile de mettre plus de condescendance, plus de précaution et d'indulgence, plus de réelle bonté que ce grand homme n'en a mis effectivement.

Il me reste à dire maintenant, mesdames et messieurs, quelques mots de la forme extérieure de son œuvre et je veux dire par là de ce qui la rend incomparable, de ce qui la rend unique dans son genre non seulement pour ceux qui pensent comme lui, mais aussi pour les laïques instruits, pour toutes sortes de laïques, pour les profanes, et je le dirai même pour ceux qui s'appellent du nom de libres-penseurs, à la seule condition qu'ils soient sincères.

C'est en premier lieu la perfection de la langue. Sauf Pascal, aucun de nos écrivains n'a manié la langue française avec la maîtrise de Bossuet. Nul mieux que lui n'a connu le sens des mots en ce qu'ils ont de plus intime et de plus profond, nul plus que lui n'a eu le sentiment de cette grande phrase française du dix-septième siècle qui ressemble à une robe de cour et qui donne à son style une allure si noble et une si imposante dignité.

Nul n'a plus d'images pour rendre intelligibles à tous les mystères du christianisme, nul n'a eu plus de familiarité, et, de l'extrême familiarité à l'extrême sublimité, pour me servir d'un terme de Pascal, nul n'a mieux rempli l'entre-deux. Et à l'éclat des métaphores et à la richesse originale des comparaisons, le romantisme lui-même n'a presque rien ajouté : voilà son premier titre à l'admiration.

En second lieu, cette langue a été maniée non pas par

un de ces écrivains qui méditent et pèsent leurs mots dans le silence du cabinet, mais par le maître des orateurs, je ne dis pas seulement le maître des orateurs français, je dis et je pèse moi-même la portée de mes paroles, je dis que le plus grand et le plus parfait des orateurs qu'il y ait eus dans aucune langue, non seulement dans nos langues modernes, mais dans nos langues anciennes, c'est Bossuet. Rien de plus beau, rien de plus haut dans Cicéron, rien de plus beau dans Démosthène, que ce que vous trouvez dans les sermons de Bossuet et il les dépasse de tout ce que la religion chrétienne le dépasse et l'emporte sur la religion des païens.

J'ajouterai un dernier trait : l'accent d'humanité qui remplit ses sermons. Lisez-les, vous verrez si son style a le caractère que nous lui attribuons ; vous verrez en lisant ses sermons s'il est possible d'être plus doux, s'il est possible d'être plus affectueux, s'il est possible d'aimer plus cordialement ses semblables que ne les a aimés Bossuet. Il a été essentiellement une nature douce tout au rebours de ce qu'on s'imagine ; c'est la grande erreur qu'on fait sur son compte et parce que les œuvres d'amour sont toujours supérieures aux œuvres de haine, c'est ce qui achève de faire ses œuvres des œuvres de perfection.

Le plus grand des écrivains allemands, Goëthe, a dit dans une page célèbre et souvent citée, après avoir analysé les œuvres de Voltaire, que Voltaire était décidément le symbole, l'expression du plus grand écrivain tel qu'on peut le concevoir dans les données de l'esprit français. Je n'essaierai pas d'abaisser Voltaire, premièrement parce que ce serait humiliant : si Voltaire nous a porté des coups que nous sentons encore il est bon qu'ils ne nous aient pas été portés par un imbécile, et ce serait enfin une extrême imprudence : si plus ou

moins l'esprit de Voltaire continue à circuler parmi nous, ce serait ou nous exposer à des déceptions ou nous tromper sur les forces de notre adversaire ; je l'exalterai donc mais, quant à ce que dit Gœthe, Gœthe se moque de nous ou fait preuve d'une franche ignorance de l'histoire de notre littérature lorsqu'il nous le présente comme le plus illustre de nos écrivains français. Gœthe oublie que nous avons Racine, Gœthe oublie que nous avons Corneille et Pascal, Gœthe oublie que nous avons Bossuet.

Eh bien ! pour lui répondre, nous, et pour les raisons que je viens de vous développer, ces grands hommes : Pascal, Bossuet, ne nous laissons pas de les honorer, de les étudier, de vivre dans leur fréquentation et leur familiarité. Ils ont pu se tromper, mais quand ils se sont trompés au rebours de Voltaire, ils n'ont pas cru que la vie nous eût été donnée simplement pour en jouir. Ils n'ont pas été des aristocrates, ils ont eu pitié de l'humaine condition, ils nous ont enseigné le bien intellectuel et le bien moral, ils ont formé la vraie chaîne de la vraie tradition française et toutes les fois que comme aujourd'hui nous nous rassemblons pour célébrer l'un d'eux, il semble que nous rassemblons des forces comme le géant antique qui retrouvait des forces toutes les fois qu'il touchait du pied la terre sa mère et je voudrais que vous pensiez que notre découragement se dissipe au contact de la grandeur, de l'éloquence et de la probité d'un Bossuet.

OBITUAIRE

A Lachine, M. l'abbé Nazaire Piché, chanoine honoraire, curé de cette paroisse, décédé le 22 juillet.

(Société d'une messe).

LES MISSIONS EN CHINE

COMME par le temps qui court, on parle beaucoup des missions de la Chine, on aimerait peut-être à savoir ce qu'en pense un journal français et ce qu'elles ont eu à faire avec la guerre actuelle.

En Allemagne, il y a un certain nombre de journaux et d'hommes politiques qui cherchent à faire retomber sur les missionnaires l'entière responsabilité des troubles qui ont éclaté en Chine.

Nous avons eu déjà l'occasion de relever ce qu'il y a d'insoutenable dans cette opinion. Il résulte, en effet, de plusieurs lettres reçues de Chine que l'impératrice régente n'est défavorable ni aux missionnaires ni aux commerçants. Elle a beaucoup d'estime pour les premiers, elle rend hommage à leur vie austère, à la pureté de leur morale, à l'instruction qu'ils répandent autour d'eux, et elle reconnaît d'autre part les avantages que les commerçants procurent aux Chinois.

Il est évident que l'impératrice et ses conseillers ont été effrayés par les ambitions politiques que certaines puissances dissimulaient mal derrière la protection qu'elles prétendaient assurer aux missionnaires et aux commerçants. Tant que la France seule protégea les missions, le caractère uniquement religieux de son action ne pouvait inquiéter le gouvernement chinois ; mais lorsque l'empereur Guillaume II prétendit défendre les missionnaires allemands, la protection, qui, jusqu'alors, avait été purement morale, prit un caractère politique.

Les missionnaires de toutes nationalités protégés par la France ne pouvaient être soupçonnés de travailler pour la France ; mais, s'ils sont protégés par leur nation

d'origine, ils sont assez vite entraînés à mettre leur entière influence au service de leur patrie.

De même à propos des chemins de fer, les Chinois, gens pratiques, en auraient vite compris l'importance et l'utilité si chaque puissance n'avait prétendu exercer une sorte de domination sur les territoires traversés par les lignes dont ses nationaux avaient obtenu la concession.

Et pourquoi ne conclurait-on pas que ce ne sont ni les missionnaires, ni les ingénieurs, ni les marchands, ni les commerçants qui ont été la cause des troubles actuels, mais les intrigues des puissances voulant dominer la cour de Pékin, leur mainmise sur des territoires chinois ?

Les grands mandarins pouvaient sauver la face en donnant à ces spoliations le nom de « concessions temporaires » ou de « prise à bail », mais les masses, même en Chine, sont simplistes ; elles ont simplement vu des étrangers venant prendre ce qui ne leur appartenait pas.

LE MONDE RELIGIEUX

ROME. — Le T. R. P. Louis de Parme a été élu général de l'ordre des Frères Mineurs.

— Le cardinal Mocenni a présenté à Sa Sainteté les exemplaires en or, argent et bronze de la médaille traditionnelle qui, cette année, représente Léon XIII, entouré de sa cour, ouvrant la Porte Sainte.

— Le 17, le Saint-Père a voulu procéder lui-même à la bénédiction des *Agnus Dei*, cérémonie que jusqu'ici il n'avait jamais accomplie durant son pontificat. Selon

l'usage, les papes consacrent les *Agnus Dei* la première année de leur pontificat et ensuite tous les sept ans. Les *Agnus Dei* sont comptés parmi les sacramentaux. Ils sont fait de cire blanche, en y imprime d'un côté l'Agneau divin avec cette légende : *Ecce Agnus Dei qui tollis peccata mundi*. Au verso est représentée l'image d'un saint ou d'un mystère. Léon XIII a, entre autres, fait représenter aussi l'image du Rédempteur avec ces paroles : *Nil sit dulce magis quam corde quiescere Jesu* ; ou encore la Porte Sainte avec cette inscription : *Hæc Porta Domini, justi intrabunt in eam*.

Les *Agnus* devraient être consacrés dans la semaine de Pâques pour en faire la distribution le samedi *in albis*. Cette circonstance nous rappelle l'origine de ces objets sacrés. Les néophytes qui avaient reçu le baptême solennel dans la nuit de Pâques portaient pendant toute l'octave le vêtement blanc et le déposaient le soir du samedi ; aussi le premier dimanche après Pâques s'appelle : *in albis depositis*. Au moment où ils quittaient leur vêtement blanc, les néophytes recevaient du Pontife une bulle de cire sur laquelle on avait imprimé l'image de l'Agneau divin, et ils la portaient pieusement à leur cou.

La cérémonie de la bénédiction des *Agnus* a été accomplie par Léon XIII dans la salle du Consistoire. Mgr Pifféri, sacriste de Sa Sainteté, a d'abord béni l'eau renfermée dans quelques bassins ; le Pape, accompagné des cardinaux Mocenni et Cretoni ainsi que de toute sa cour, est entré ensuite dans la salle, revêtu de l'étole ; il a consacré l'eau des trois bassins en y versant le baume et le saint chrême.

Il a pris ensuite le grémial et s'est approché nouvellement du bassin pour y tremper les *Agnus Dei* que lui présentaient les moines cisterciens de Sainte-Croix en

Jérusalem, spécialement chargés de la confection des *Agnus*. Les deux cardinaux accomplissaient la même cérémonie aux deux autres bassins. Les *Agnus* étaient retirés de l'eau avec de grandes cuillères d'argent et déposés sur des tables couvertes de lin, pour les sécher. La cérémonie s'est clôturée par la bénédiction donnée du haut du trône, à l'assistance.

— Le 10 juillet, au Vatican, la Sacrée Congrégation des Rites a discuté plusieurs causes de béatification :

1o Introduction de la cause de béatification et canonisation de Jeanne Thouret, fondatrice des sœurs de la Charité ;

2o Confirmation du culte rendu depuis un temps immémorial au bienheureux Obizio, comte et guerrier, confesseur, du diocèse de Brescia ;

3o Déclaration de « Maria Santissima madre della divina grazia », appelée vulgairement du Cloître, comme patronne de la ville de Solsona, avec office et messe propres ;

4o Procès et recherche des écrits attribués au serviteur de Dieu Joseph Formet, ermite du diocèse de Saint-Dié ;

5o Cause des serviteurs de Dieu, Marco Crisino, chanoine, Etienne Pougracz et Melchior Grodec, prêtres de la Compagnie de Jésus, tués pour la foi en Hongrie.

France. — *Couronnement d'une statue de saint Joseph.* — Un Bref du Saint-Père à Mgr l'évêque de Grenoble autorise le couronnement, en son nom, de la statue de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph de Seyssinet.

Cette grande fête aura lieu le dimanche 2 septembre, dans la même semaine qui verra le couronnement de Notre-Dame de Fourvière, la vierge si chère à la cité lyonnaise.

Depuis le couronnement de saint Joseph de Beauvais

en 1872, le patron et protecteur de l'Eglise, patron spécial des missions de Chine, n'avait pas reçu pareil honneur du Vicaire de Jésus-Christ.

C'est en faveur d'une école apostolique, celle des Clercs de Saint-Joseph, confiée au zèle si ardent des Pères du Saint-Esprit, que Léon XIII l'accorde, au moment où les missionnaires sont décimés, au Sénégal, par la fièvre jaune et en Chine par la cruauté des Boxeurs. C'est donc un motif de consolation et d'espérance pour tous les chrétiens, pour ceux de la France surtout, la terre classique de l'apostolat.

— *Les restes de Jean-Marie de La Mennais.* — Pendant que s'instruit la cause de béatification du vénérable Jean-Marie de La Mennais, les restes mortels du fondateur de l'Institut des Frères de l'instruction chrétienne vont être transférés solennellement le 6 août prochain du cimetière à la chapelle des Frères de Ploërmel.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrage reçu

LES BIENHEUREUX DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES ET LEURS COMPAGNONS. 1 vol. in-12 de 360 pages. Prix : 3 fr. 50. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris.) — Montréal, chez les principaux libraires catholiques ; Québec, Pruneau & Kirouac, libraires.

Le 27 mai dernier, le Souverain Pontife procédait à la béatification de quelques-uns de ces héroïques missionnaires et d'un grand nombre de leurs fidèles, qui de 1798 à 1856 sont tombés sous le glaive des tyrans de Cochinchine, du Tonkin, de la Chine, en prêchant le nom de Jésus-Christ en pratiquant sa doctrine.

Un prêtre de la Société des Missions-Etrangères, connu par ses doctes travaux et deux fois lauréat de l'Institut de France, a écrit leur vie. Personne n'était plus qualifié que le P. Adrien Launay pour entreprendre ce travail. Chercheur infatigable, écrivain élégant et vigoureux, esprit sûr et modéré, il avait toutes les qualités pour nous offrir un livre plein de charme, de vie, et en même temps exact et précis. Ce sont bien en effet les qualités que l'on retrouve en cet ouvrage édité avec élégance par la librairie Téqui.

De plus au lieu de nous donner une succession de biographies, l'auteur a eu la pensée dont nous le félicitons, de prendre dans les paroles, les actes et les écrits des Martyrs ce qu'il y avait de plus beau et de plus instructif, de le grouper, de le faire valoir par des rapprochements heureux ; d'enchâsser ces joyaux dans des descriptions frappantes de vérité et dans des réflexions sobres et bien frappées.

La première partie de l'ouvrage s'ouvre par le récit de l'enfance et de la jeunesse des Bienheureux Martyrs français, Mgr Dufresse de Clermont, Mgr Borie de Tulle, les PP. Gagelin et Marchand de Besançon, Jaccard d'Annecy, Cornay de Poitiers, Schœffler de Nancy, Bonnard de Lyon et Chapdelaine de Coutances. Il continue par une étude sur la vocation, sur la vie apostolique ; ensuite il détaille les supplices que les martyrs ont supportés avec un invincible courage et se termine par le tableau de leur mort sanglante.

La deuxième et la troisième partie : Martyrs annamites et martyrs chinois sont encore plus intéressants, s'il est possible, par la variété et le nombre de faits édifiants et intéressants, par des dialogues vifs et animés où le caractère oriental se dessine avec toute sa souplesse et la foi du chrétien dans toute son énergie. Enfin dans une quatrième partie, le P. Launay a rapporté les principaux miracles dus à l'intercession des Bienheureux.

Nous avons lu presque tous les ouvrages de l'auteur, mais nous croyons qu'en aucun son talent n'a mieux inspiré son cœur et ne lui a donné plus de chaleur et de délicatesse.